

Je me souviens, dit le noisetier sauvage au fond du jardin... C'est dans ma ramure fournie qu'elle a choisi son « bourdon ». C'est dans mon bois encore vert qu'elle a choisi sans hâte, puis taillé, une branche solide au calibre parfait. Elle l'a coupé à la hauteur de son épaule, l'a éprouvé de tout son poids et, satisfaite du résultat, y a tracé une large veine sur toute sa longueur, en a évidé l'écorce y gravant comme une guirlande jusqu'au poignet. Pendant quelques semaines elle a laissé sécher le bois puis, une fois sec, l'a surmonté d'une boule de buis symbole de pureté et y a enchassé une coquille d'argent.

Je me souviens dit le vent, le jour de son départ de Chalosse j'ai caressé son visage à la manière d'un au revoir et j'ai bien vu ses yeux briller...

Je me souviens dit la pluie, de Montfort à Habas je l'ai accompagnée tout au long du premier jour. Je me suis faite discrète mais insistante, pénétrant ses vêtements, parsemant son chemin de grosses flaques et ruisselant sur son chapeau de cuir, façon directe d'éprouver sa résistance...

Je me souviens dit le pont sur le gave... elle n'en était qu'au début de son voyage, elle m'a franchi d'un pas alerte en chantant à tue-tête. Elle a suivi le chemin champêtre qui sillonne à travers prés et forêts jusqu'aux Pyrénées enneigées...

Je me souviens dit la vierge d'Orisson, ce jour-là le froid mordait, la neige tombée des derniers jours rendait le chemin glissant et le brouillard, en nappes épaisses, s'échinait à masquer la route, occultant dangereusement les flancs abrupts du Col de Lepoeder. Elle a posé son sac à mes pieds, s'est avancée sur le surplomb et écartant les bras comme pour embrasser, en contrebas, la vallée toute entière, elle a fait jaillir du plus profond de sa poitrine un grand cri dont je ne saurais dire aujourd'hui s'il était de peur, de rage ou de jubilation.

Je m'en souviens dit l'écho, je l'ai fait ricocher de pics en aiguilles jusqu'aux confins hispaniques de la Collégiale à Roncevaux.

Je me souviens dit le pottock, c'était à l'aube... elle allait franchir le gué à la sortie de Viscaret sur la route de Larrasoana lorsqu'elle a vu la horde. Elle s'est avancée vers nous, doucement, simplement. Elle s'est assise dans l'herbe encore humide de rosée et nous a parlé avec ses yeux, longuement. Je me suis avancé vers elle jusqu'à sa main tendue pour y sentir les odeurs qui voyageaient avec elle...

Je me souviens dit l'éolienne, j'ai suivi son cheminement dans les lacets de la Sierra del Pardon, accompagnant sa montée laborieuse, la rythmant de « flap-flap » encourageants. Lorsqu'elle est parvenue au sommet son poulx battait à tout rompre aussi fort que vrombissaient mes pales, nos cœurs vibraient à l'unisson...

Je me souviens qu'entre Maneru et Cirauqui elle a foulé mes vénérables pierres avec beaucoup de respect, **renchérit la voie romaine,** elles ont porté au cours des siècles le fardeau de tant et tant de pèlerins admirables, marcheurs d'absolu ou nomades de l'âme...

Je me souviens dit l'hirondelle nichant sous la voûte du Monastère de San Juan de Ortega, elle est arrivée, courant sous la grêle et glissant dans la boue, le ciel était sombre comme devaient l'être les loups qui hantaient autrefois los Montes de Oca. Elle

s'est réfugiée dans l'église glaciale attendant la fin de l'averse. J'ai comblé son attente par un concert de trilles dont je suis virtuose. En mélomane reconnaissante elle m'a saluée, près de la fontaine, en repartant le lendemain.

*C'est entre Carrion de los Condes et Sahagun qu'elle m'a rencontrée dit **le silence de la Meseta, je me souviens** que sous un soleil de plomb elle comptait ses pas, ses réserves d'eau étaient épuisées... cette route n'en finissait pas, après quelques moments de désespérance, méthodiquement, elle refaisait ses comptes... si chaque pas fait tant, 1000 pas font tant... je compte jusqu'à 6000, et... c'est sans doute là qu'elle a compris qu'en matière de comptes le chemin additionne fragilité, solitude et vulnérabilité.*

***Je me souviens, dit le chien solitaire de Foncebadon**, je ne suis que le gardien misérable d'un village abandonné où persistent à survivre quelques poules stupides et trois vaches mises au pré... Lorsqu'elle a pénétré mon territoire, elle n'a pas semblé plus effrayée que ça par mes aboiements furieux... Mais mes protestations véhémentes n'étaient peut-être que de dépit, ou de peur eu égard à son bâton dont elle martelait la chaussée...*

***Je me souviens** qu'elle m'a ramassé devant sa porte et gardé tout au fond de sa poche, dit **le caillou**, jusqu'à ce qu'elle me dépose, comme le veut la tradition, au pied de la Cruz de Ferro où j'ai rejoint d'autres cailloux, déposés eux aussi, comme symboles des attachements superflus, des fautes passées ou des biens matériels inutiles...*

***Moi**, dit l'imposant châtaignier de Riego de Ambros, elle s'est assise à l'ombre de mes branches pour quelques minutes de repos. Elle a semblé impressionnée par ma stature, a tenté de m'enlacer pour mesurer ma taille mais a dû s'y reprendre à six fois pour faire le tour de mon énorme tronc. Cela m'a valu un regard admiratif **dont je me souviens** encore !*

***Et moi dit la brebis** je m'étais égarée, j'avais perdu et le berger et le troupeau. Elle est apparue soudain devant moi au détour du chemin et m'a d'abord effrayée. Le son de sa voix m'a apaisée. **Je me souviens** que sans me brusquer, prenant un peu à droite puis bifurquant à gauche, elle m'a finalement ramenée vers mes sœurs. J'ai été encore plus surprise quand je l'ai entendu chanter la « jota » avec Pascual le Berger, l'un lançant un refrain, l'autre répondant de plus belle, ils semblaient ne plus vouloir se quitter.... Finalement, elle est repartie vers Triacastela mais ils ont continué leur joute musicale aussi longtemps que le vent a bien voulu porter leurs voix et les faire se répondre... « Hay que vuelta caminar... por aquel camino verde »....*

***Je me souviens, dit le Botafumero**, à Santiago, lorsqu'elle a débouché sur la place, elle a appuyé son front sur les colonnes de pierres roses, pour ne pas montrer qu'elle pleurait.*

Elle a poursuivi son chemin, jusqu'au bout de la terre, Finisterra, Fisterra : là où la terre finit et où le pauvre humain découvre enfin qu'il est fait pour passer.

Martine Réau
20 Novembre 2003